

## Les «havana» à l'origine du «fihavanana»

*Le fihavanana voilà un mot dont la signification n'est comprise que des seuls Malagasy et qui n'a pas son équivalent dans d'autres pays, donc intraduisible dans une autre langue. Sans entrer dans des considérations métaphysiques et philosophiques qui seraient longues et fastidieuses, nous allons essayer en quelques lignes de cerner le contenu de ce mot « fihavanana » dont on parle tant à Madagascar.*

Il vient de « havana » qui signifie parent, ami, allié, et fihavanana répond à la définition de parenté, d'amitié, de bonnes relations. C'est une idée très abstraite qui a pourtant des applications très concrètes dans la vie de tous les jours des Malagasy car c'est le noeud autour duquel s'articule la vie de la société dans tout le pays. Qu'est-ce que le mot « havana » évoque pour le Malagasy ? Il désigne d'abord **ceux qui ont la volonté de rester solidaires en toutes circonstances et de se prêter aide et assistance, qu'ils soient unis par le sang ou non.**

Cependant, il est bon de rappeler l'existence de plusieurs catégories de «havana» : il y a d'abord les «havana akaiky» ou les proches parents (frères, soeurs, tantes, oncles, grands pères, grands-mères, cousins, cousines, neveux, nièces ) Ce sont les descendants des mêmes ancêtres, c'est-à-dire ceux qui se partagent un même tombeau familial, puis il y a les «havan — davitra» ou parents éloignés, appartenant à d'autres branches de l'arbre généalogique, les «havan-tetezina» ou parents très éloignés dont les liens avec une famille remontent très loin. Il existe aussi des « havana» en dehors du cercle de ceux qui sont liés par le sang mais qui sont dévoués en toutes circonstances comme s'ils font partie de la famille: il y a d'abord les amis intimes, puis il y a les frères de sang ou «fatidrà» qui affermissent leur amitié en échangeant leur sang : ceux-là font preuve de fidélité, de dévouement en toutes circonstances et se sentent concernés par tout ce qui arrive à des personnes avec qui ils n'ont pourtant aucun lien de parenté d'où le proverbe «ny havan-dratsy tsy mahaleo ny sakaiza tiana» (Mieux vaut un ami chéri qu'un mauvais parent).

C'est avec ces différentes catégories de personnes que chaque Malagasy entretient des relations car ses semblables sont des êtres faits de chair et de sang comme lui et éprouvent les mêmes sentiments. C'est ce besoin profond de se sentir entouré et la crainte de se retrouver seul dans la vie qu'on désigne sous le nom de « fihavanana ».

Un autre proverbe dit « « Aza tsy tia olona fa ny olona no harena » (Que les hommes ne vous soient pas indifférents, car ils sont la richesse) et montre qu'il n'est pas bon pour les hommes de vivre dans l'isolement car ils auront toujours besoin d'autrui, ce que les anciens rappellent dans cet autre adage : «Ny hazo tokana tsy mba ala,» (Un seul arbre ne fait pas la forêt soumis à ce concept du » fihavanana » .

Selon certains auteurs malagasy, cette valeur serait née quand les hommes autrefois se sont rendus compte qu'ils ne peuvent vivre dans l'isolement et qu'ils ont besoin d'aide en toutes circonstances, mais ce service rendu doit être réciproque : c'est le principe du « atero ka alao » c'est-à-dire on donne ce qu'il faut à des voisins dans le besoin et ils revaudrons le même service quand on en aura besoin plus tard. Cet échange est surtout palpable au moment des travaux de riziculture et surtout lors d'un décès.

Dans ce dernier cas, rien n'est aussi pénible pour une famille éplorée que de se retrouver seule pour effectuer toutes les tâches inhérentes à un enterrement, surtout pour l'ouverture d'un tombeau. On sait que la plupart de ces derniers est formé d'un grand trou creusé dans le sol et dont le déblaiement de l'ouverture nécessite des bras solides .C'est dans ce cas qu'on voit si la famille éplorée a entretenu de bonnes relations avec son entourage ou non car si elle s'est isolée, personne ne lui viendra en aide. C'est donc cette crainte de se retrouver seuls et d'être abandonnés dans les moments difficiles que les Malagasy entretiennent le « fihavanana » qui les oblige à se contrôler, à peser les mots utilisés devant les autres, à ne rien faire qui puisse fâcher les parents, les amis, les voisins, ou même des inconnus.

Un concours en vue de la valorisation du "Kabary Malagasy", l'art oratoire à la malgache ayant 600 ans cette année, a été organisé le week-end passé, avec comme thème "le Kabary, un mode de régulation sociale".

Dans la Grande Ile de l'océan Indien, le Kabary Malagasy n'a jamais perdu sa valeur et est toujours utilisé dans les différents événements malgaches.

Selon l'Académie Nationale malgache, le terme Kabary, qui vient du Swahili "habari" et de l'Hébreu "chabar", est un discours prononcé à haute voix devant un public, illustré de proverbes et d'adages afin de transmettre un message important mais aussi pour émerveiller le public à travers ces maximes anciens.

Au XVe siècle, Andriamoraony régnait à Ambatondrakorika, aujourd'hui dénommé Ambatotelomirahavavy, une localité du district de Manjakandriana, au sud-est de la ville d'Antananarivo.

Ce dernier avait un conseiller du nom d'Andriambaroa qui était notable et un homme de confiance du père d'Andriamoraony pendant son règne à Ambatondrakorika. Andriambaroa pouvait décider à la place de son maître et abusait de son pouvoir lors des jugements et des sentences. Il était même allé jusqu'à dérober les propriétés du peuple et régner l'insécurité du lieu.

Cette attitude a créé un tollé chez le peuple et obligeant Andriamoraony à prendre une décision comme quoi, tout jugement et tout règlement des affaires internes de son fief devaient être débattus en plein air.

Andriamoraony a transféré le règne à son frère cadet Andriandranolava, qui, brillé de sa capacité pour les arts oratoires, a pu "maîtriser" les dérives d'Andriambaroa.

Et ce fut Andriandranolava, le juge aux sentences apaisantes, qui révéla le Kabary au grand jour, a précisé Bakoly Domenichini- Ramiamanana, membre de l'Académie Malgache.

Depuis, le Kabary, hérité des temps anciens comme un mode de communication entre les communautés mais aussi entre les autorités et le peuple, est présent dans tous les événements de la vie des Malgaches que ce soit dans le malheur ou le bonheur.

Ainsi, selon Rabenandrasana Lalao, membre au sein de l' Association des orateurs malgaches (FIMPIMA), c'est avec le Kabary que les Malgaches ont pu conserver et sauvegarder les idiomes, les adages, les maximes et les termes spécifiquement malgaches qui ne sont pas utilisés dans la vie quotidienne.

Le Kabary a son importance culturelle, pour mettre en valeur la langue maternelle mais également pour mettre en avant les traditions malgaches, indique Rabenandrasana Lalao.

On utilise alors le Kabary lors d'un décès, d'une naissance, d'une exhumation, d'une circoncision ou d'un mariage et les termes utilisés sont tous différents selon les circonstances.

Toutefois, le Kabary suit un schéma standard à commencer par le "ala saronana" ou avant propos, les "alatsiny" ou les excuses, les salutations adressées au Dieu tout puissant, aux autorités, à l'armée, au fokonolona et finalement aux membres de la famille mais la finalité consiste à montrer son respect à l'égard de l'assistance.

Jadis, seul le doyen de la famille ou l'homme le plus respecté de la société pouvait pratiquer le Kabary du fait de son expérience et de son vécu au sein de la communauté mais avec la modernisation, tout le monde, même un jeune, immature, qui a acquis une certaine formation au Kabary peut le pratiquer, se désole Rabenandrasana Lalao.

Le Kabary n'est jamais appris par coeur et n'est jamais lu mais arrive au feeling et dépend de la situation sans toutefois dénaturer ni transformer les faits, a-t-on indiqué.

Selon la FIMPIMA, qui célèbre ses 50 ans cette année, près de 1 200 étudiants en Kabary ont perfectionné leurs acquis depuis et l'association ne compte pas en rester là, et ce, dans le but de revivre et pérenniser chez toutes les générations futures cette culture Malgache jamais démodée.